

Camille Bruat
camillebruat93@gmail.com
+33 6 58 68 06 84



Camille Bruat

camillebruat93@gmail.com

<https://www.instagram.com/camillebruat/>

+33 6 58 68 06 84

N° Siret : 840 046 056 00015

EXPOSITIONS COLLECTIVES

- 14.06 - 21.09.2025 *Biennale d'art contemporain Romanesque / CEP Montsac et Lieux Communs, Brionnais, Eglise Fleury-la-Montagne, Bourgogne*
- 21.09.2024 *Journées du patrimoine / Village Reille, Paris 14^{ème}*
- 21.01- 03.03.2022 *« SEMAISONS » / Commissariat Valérie Jottreau / Galerie Lligat, Perpignan*
- 06-07-08.06.2021 *« Rendez-vous aux jardins » / Ministère de la Culture / ESAJ / Paris 20^{ème}*
- 2020 *« Nous » / Commissariat Thibault Grougi, Marina Amada, Aurore Party / La Pasaiga, Nice*
- 2019 *« Anatomie de l'ancienne école d'architecture de Nanterre » / MAD / Espace Marais, Paris 3^{ème}*
- 2018 *« La Peau et le Vide » / commissariat Anna L'Hospital et Agathe Anglionin / La Minoterie, Ivry-sur-Seine*
- 2018 *(S)emprise Fête La Musique / (S)emprise / IESA Arts et Culture, Paris 11^{ème}*
- 2016 *« There is no place like home » / Commissariat Clémence Colomb-Gros / CEAAC, Strasbourg*

EXPOSITIONS PERSONNELLE, DUO

- 09 - 11.2024 *« Camille Bruat - Prieuré Saint-Vincent » / Exposition Personnelle / Le Chemin des Arts / Ville de Chartres / Prieuré Saint-Vincent, Chartres*
- 01.06.2024 *« Le Silence de la Foudre : Acte I » / Duo avec Rosalie Becher / NUIT BLANCHE / Ville de Paris / Cloître de l'église Saint-Séverin, Paris 5^{ème}*
- 09-11.2022 *« Les moires reflètent un miroir sans fond » Coordination Jörg Kaldewey / Eglise Américaine, Paris 7^{ème}*
- 22-26.09.2021 *Camille Bruat & Athanasios Kanakis / Openbach Galerie, Paris 13^{ème}*
- 01.12.2019 *CITY, vol.2 / Commissariat Léna Peyrard / La Carrosserie / voiture, Paris 9^{ème}*

PRIX, BOURSES

- 2024 *Mécénat / ESAJ*
- 2024 *Bourse de production / Art Culture et Foi*
- 2024 *Bourse de production / Ville de Paris*
- 25-27.03.2022 *Finaliste du Prix ICART / Artistik Rezo / Fluctuart, Paris 7^{ème}*
- 07-10.10.2021 *Finaliste du Prix DP Art Programm / Le Pavillon Rive Gauche, Paris 6^{ème}*
- 2021 *Finaliste du prix de dessin Pierre David-Weill / Académie des Beaux Arts - Institut de France, Paris 6^{ème}*

RÉSIDENCES

- 2022 *(4 mois) Résidence / Atelier ChezKit, Pantin*
- 2021-22 *Openbach résidence / Paris 13^{ème}*
- 2018-19-20 *(1 an et 3 mois) Résidence 6Bis Fabrik / Vitry-sur-Seine*

PARCOURS PROFESSIONNEL

- 2025 *Formation monture, ciselure et tournure en bronze, Pierre Salagnac, Paris*
Formation dinanderie, Nathanaël Leberre, Pantin
- 2020 - -- *Enseignante de dessin et arts plastiques / 1ère et 2ème années / ESAJ, Ecole Supérieure de paysage basée sur la transition écologique, Paris 5^{ème}*
- 2015-17 *Master en Recherche Arts Plastiques / Faculté des Arts, Strasbourg*
- 2012-15 *DNAP / École Nationale Supérieure d'Art, Bourges*

PUBLICATIONS

- 2024 *Dessins pour la revue Archinov n°05 - Architecture en mouvement*
Parution papier « Camille Bruat et l'invisible des villes » Chemin des Arts / Parution papier / Magazine Votre Ville, septembre 2024 / auteur Matthieu Carluccio
- 2021 *« L'art et la représentation du vivant, un enseignement primordial pour les paysagistes de demain » / Article en ligne / Demain La Ville - Fondation Bouygues Immobilier*
- 2019 *« CITY, Vol.2 - 01 » / 12 de 15h à 19h - 54, rue de la Victoire, Quartier Saint-Lazare / Article en ligne / Revue Point Contemporain Paris / Auteure Léna Peyrard*
- 2016 *« IN SITU : Un lieu, des projets » / Parution papier / Cahier Chronique N°27 / sous la direction de Katrin Gattinger*

Née en 1993, Camille Bruat est une artiste plasticienne spécialisée dans le dessin contemporain et la métallurgie. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art de Bourges. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles et collectives (Journée du Patrimoine, Village Reille, 2023 ; Openbach Galerie, Paris, 2021 ; La Carrosserie, Paris, 2019 ; MAD, Espace Marais, 2019 ; CEAAC, Strasbourg, 2016). Faisant dialoguer ses œuvres avec l'espace, elle a également exposé dans plusieurs lieux patrimoniaux, tels que le Prieuré Saint-Vincent à Chartres (2024), l'Église Américaine de Paris (2022) ou l'église Saint-Séverin à l'occasion de la 22e édition de Nuit Blanche Paris (2024). Camille Bruat a obtenu des bourses en soutien à sa création (Ville de Paris ; Art Culture et Foi), et a été finaliste de plusieurs prix de dessin (Prix Icart, 2022 ; Prix DP Art Programm, 2021 ; Prix de dessin Pierre David Weill, Institut de France, 2021).

Camille Bruat transcende les frontières du dessin et explore toutes ses potentialités. À travers un mouvement lent et répétitif, presque obsessionnel, elle repousse les limites de la technique pour en révéler de nouvelles esthétiques. Elle sort du cadre et exploite au maximum son support, lui conférant des propriétés illusives : le papier ou le bois semblent se transformer en métal, tandis que la transparence du verre se révèle grâce à un travail minutieux de gravure à la suie par extraction de matière. Son vocabulaire de formes s'inspire du végétal et de l'architecture, jouant avec les échelles pour métamorphoser ces éléments en motifs abstraits, offrant ainsi de nouveaux imaginaires. Chaque tracé raconte une histoire.

Dans son travail, le dessin dialogue sans cesse avec le lieu. Elle puise dans le répertoire des églises gothiques et donne à ses dessins une dimension sculpturale qui les fait vibrer dans l'espace. Ses œuvres évoluent en volume, ajoutant une nouvelle profondeur à la feuille de papier et aux aplats de gris et de noirs. Camille Bruat interroge également la frontière entre réalité urbaine et paysages intérieurs oniriques, faisant de la ville une métaphore du subconscient. Mêlant urbanisme, matière et imaginaire, elle crée des univers où les frontières entre rêve, espace et corps disparaissent. Grâce à l'alliance de techniques mixtes, ses créations prennent vie et se transforment au fil du temps. Les couleurs se modifient, les contrastes s'intensifient sous l'effet de l'air et de la lumière, altérant ainsi la substance même du dessin.

Charlotte Hédé-Haüy
Responsable de projets d'expositions
pour Paris Musées

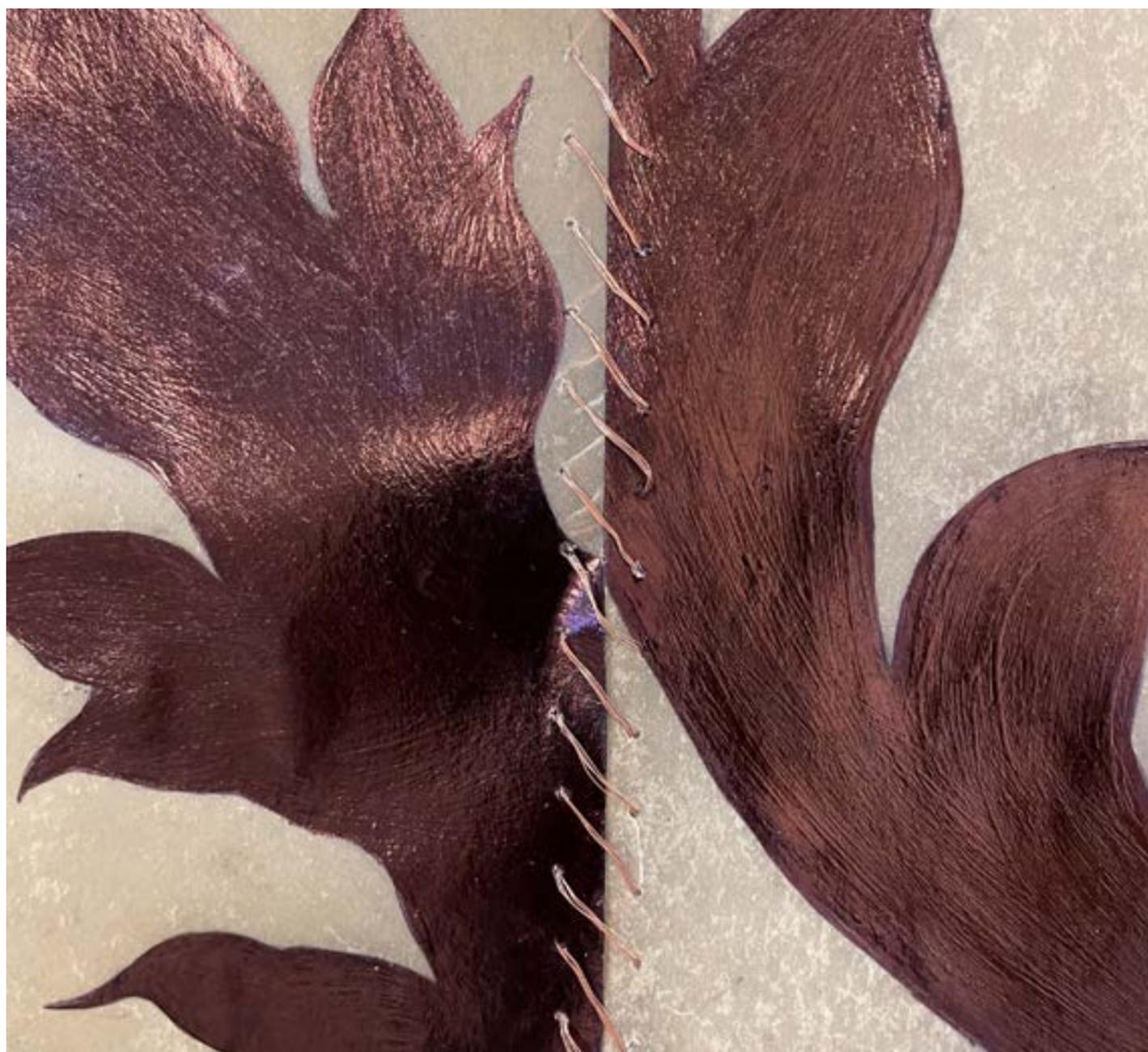


Soit ce que tu voudras, Nuit noire, Rouge aurore, vue d'exposition, Prieuré Saint-Vincent, Chartres, 2024



Jardins Intérieurs / 2025
Biennale Romanesque, Lieux Communs
Eglise Saint-Barthélémy de Fleury-la-Montagne, Bourgogne

Vues recto/verso, papier graissé, graphite, pierre noire, bic noir, fil de cuivre
135 cm x 180 cm





Les Petits Monstres / 2025
Ville de Chartres, Prieuré Saint-Vincent, Chartres

1/2, papier, graphite, acier forgé, poli, scories,
64 cm x 15 cm x 28cm

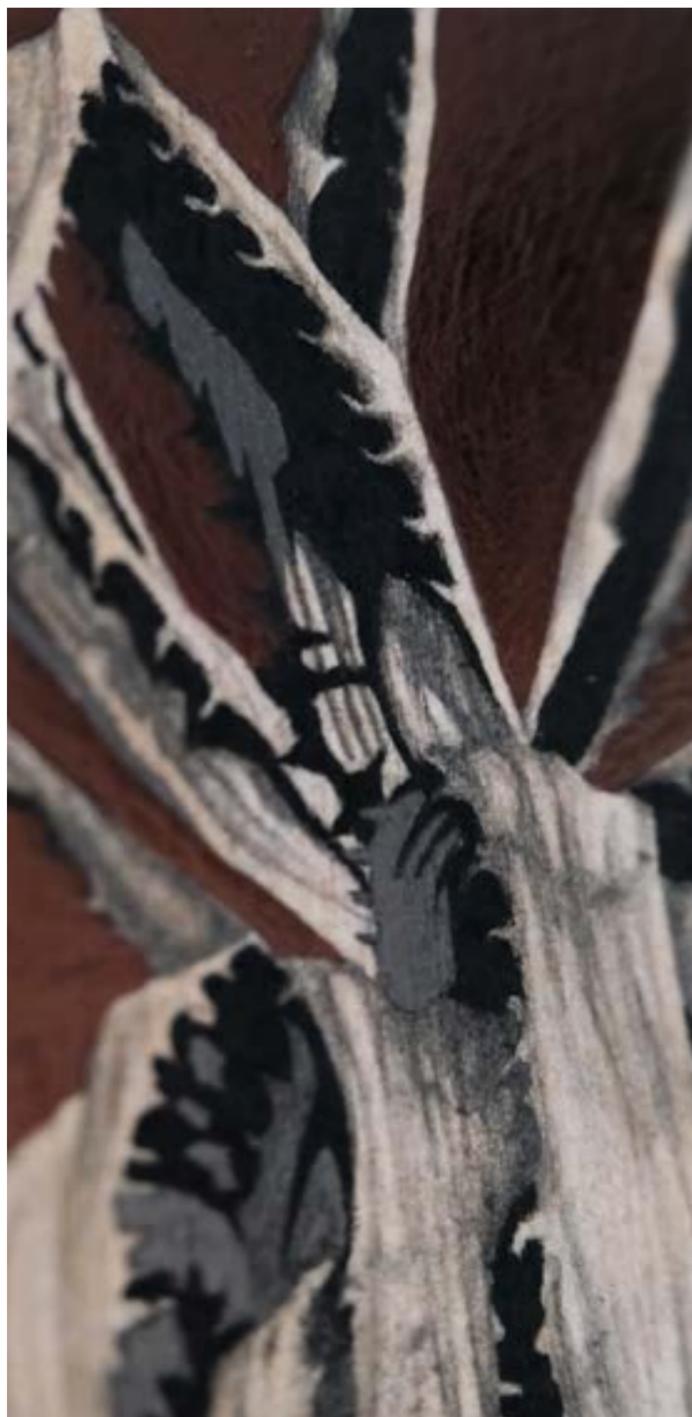
2/2, papier, graphite, bic noir, acier forgé, poli, scories,
64 cm x 90 cm x 15 cm

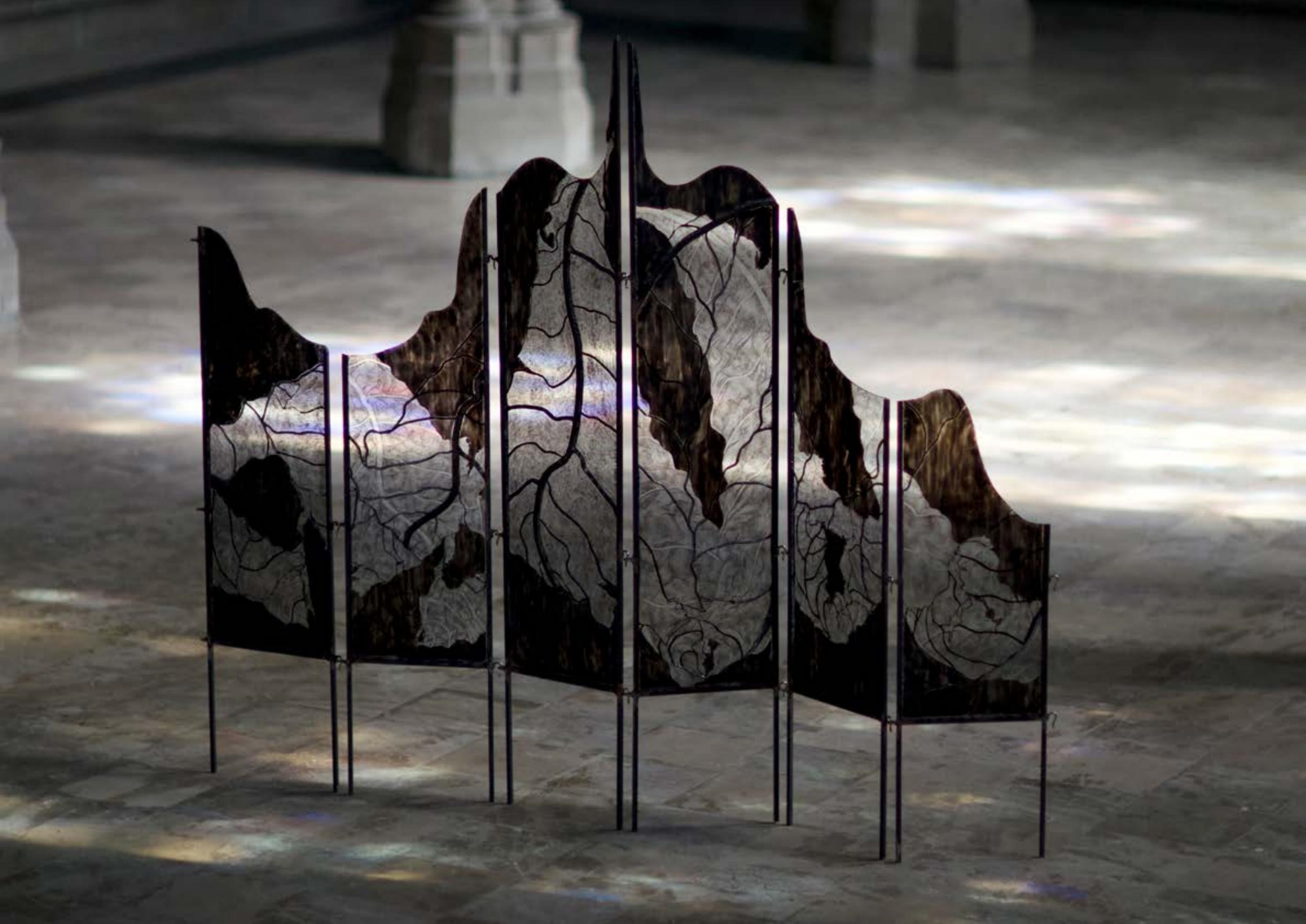


Les icônes / 2024
Prieuré Saint-Vincent, Chartres

2/3, bic noir, pierre noire, graphite sur bois, acier forgé

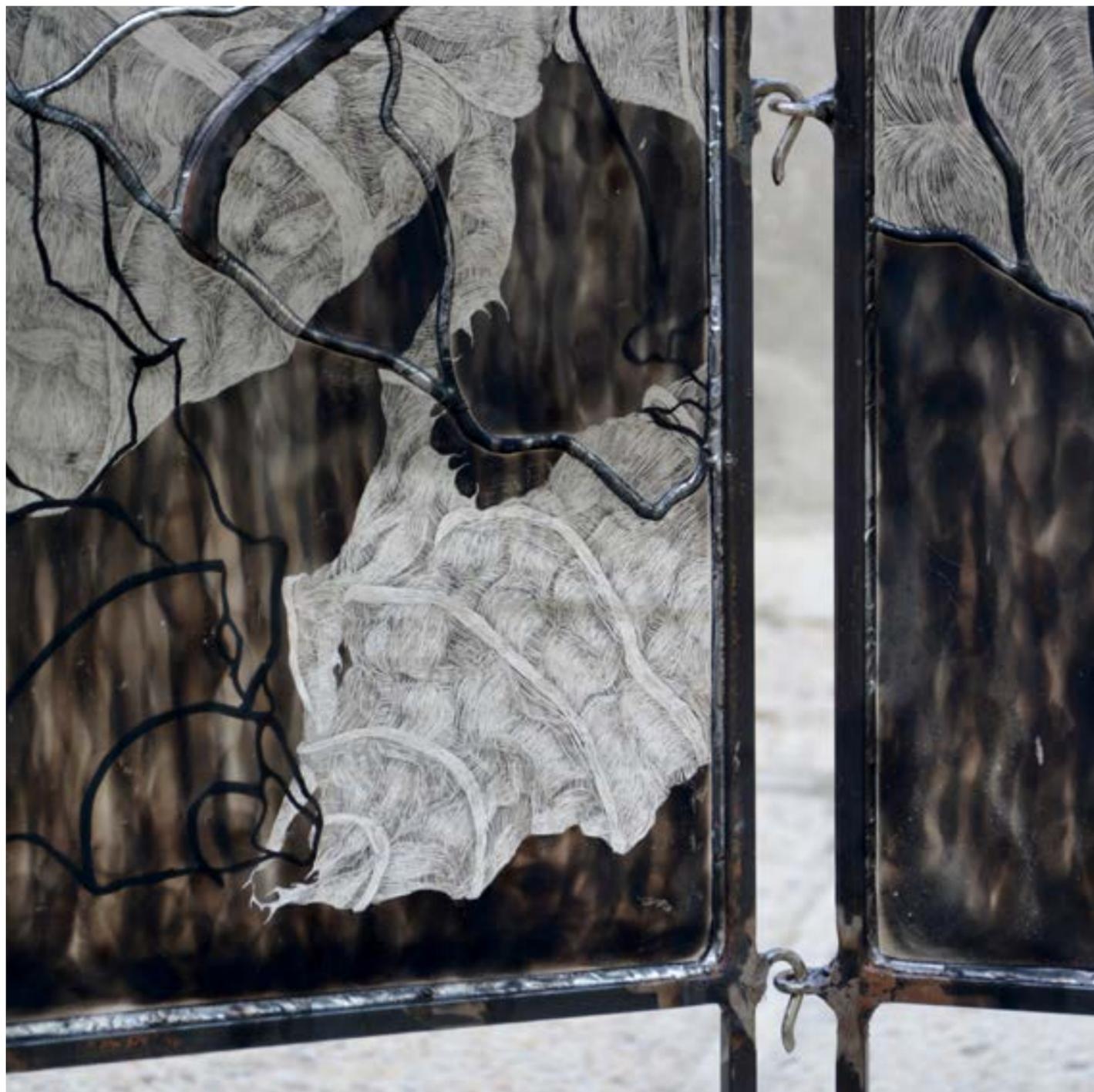
24 cm x 10 cm





Le Silence de la foudre : Acte I, scène I / 2024
Eglise Saint-Séverin, Paris, Nuit Blanche

En binôme avec Rosalie Becher, 14 panneaux, verre, métal, suie
560 cm x 190 cm x 30 cm





Les Arilles / 2024
Prieuré Saint-Vincent, Chartres

5 dessins, pigments, gravure, papier marouflé sur du chêne,
34,5 cm x 34,5 cm







Dépouille de marronnier / 2023
Chapelle Sainte Jeanne d'arc, Village Reille, Paris

bic noir, graphite, pierre noire, chêne, papier thaïlandais
244 cm x 121 cm

*Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.*

Extrait des Fleurs du mal, Charles Baudelaire
« XXVII - Une Charogne », 1857

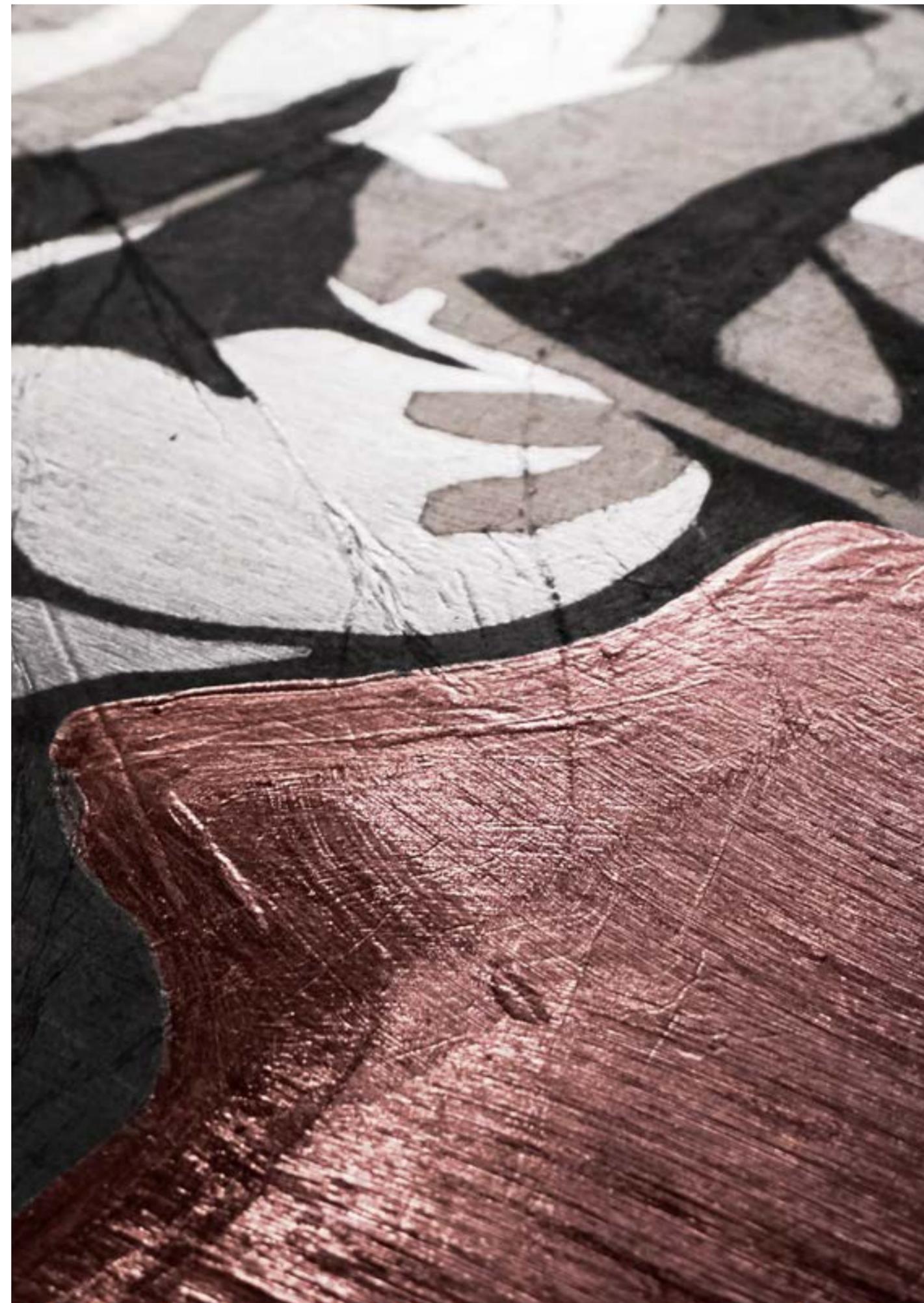
Le poème écrit par Baudelaire résonne en écho à ce dessin, dépouillé, dont seule la carcasse persiste. Sur un panneau de chêne glané dans mon atelier, le Village Reille, un ancien couvent de franciscaines de 1910, j'ai dessiné une feuille de marronnier, ses fibres et son squelette. Les souvenirs passés à observer, prélever, faire sécher ces bribes de natures, surgissent sur ce panneau de bois en archipel flottant de formes moirées, rêches et aiguës. Largement influencée par les formes Néogothiques du couvent, cet infime bout de nature inanimé est rendu vivant au gré des rayons de soleil.

Lors de son passage, le soleil désagrège ces aplats de textures et les invisibilise de ses rayons.

Ces fragments s'assemblent, se défont, se répondent,
se délitent de la même manière que les vitraux rendent lisible la lumière.

La structure architecturale, une hiérarchie bien organisée sur laquelle la plupart des êtres vivants reposent, est mise à nue. La feuille de marronnier incarne une carcasse cristallisée par le temps. En effet, sous les aplats irisés gisent les veinages de ce chêne. Ce n'est pas l'arbre de nos forêts, mais bien celui de nos menuisiers, dont on ne prend conscience qu'une fois raboté.

Ainsi, ces formes rendues abstraites par leurs grands formats amènent une tout autre interrogation : montrer la structure même du dessin. La ligne qui relève du dessin, ce geste frénétique, est le résultat d'un temps long passé à l'atelier. Dépouillé du soucis de la représentation, le sujet est alors relégué à son support.



Regarder sous les nefs / 2024
Chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc, Paris

5 dessins, pigments, papier, aluminium

20 cm x 20 cm x 5 cm





Les Flaches / 2023
Eglise américaine, Paris

9 dessins / Graphite, pierre noire, papier thaïlandais 10g

244 cm x 121 cm chacun

Les moires reflètent un miroir sans fond
7 octobre - 17 décembre 2022
Eglise Américaine de Paris

Les Flaches est une série composée de 9 dessins. Ils s'éloignent d'une esthétique réaliste pour s'approcher assidûment de la substance même du dessin. Ce terme, emprunté à l'urbanisme, désigne les flaques d'eau stagnante sur les enrobés déformés.

Celles-ci reflètent les oubliés de la ville, les oiseaux, les branches, le ciel... Ceux que l'on distingue, une fois l'état de flânerie activé. Parce qu'ils sont juxtaposés de deux matières minérales noires, l'une mat, propre à la pierre noire et le graphite aux reflets d'argent, ils exacerbent la réflexion de la lumière. Les aplats des dessins s'imprègnent de certaines couleurs de la journée et de leur environnement. Ils soulignent l'ambiguïté des frontières entre les matériaux et le volume, la temporalité et la lumière qui se jouent entre nos images et la réalité. Une manière de sublimer l'expérience de notre milieu, de soustraire la rationalité empirique par l'abstraction.

Exposés dans les alcôves de l'église Américaine de Paris, ils flottent, légers, dans un dialogue silencieux incessant. En relation avec les courbes sinueuses des vitraux Art Nouveaux réalisés par Louis Comfort Tiffany en 1901 et les couleurs changeantes de l'église, ses dessins s'emparent de noirs pour contraster avec les pierres immaculées des façades. Bien qu'éloignés du présent par les figures historiques référencées sur les vitraux et les autres savoir-faire qui ont érigés l'église, l'expérience liée à la sensation reste pourtant inchangée. Nous pouvons investir ce que nous sommes en projetant notre expérience de l'Ici et Maintenant sur ces moires suspendues. Dans un lieu chargé d'histoire et de savoir-faire, les dessins se muent alors en couleur du temps de l'édifice.

Texte de l'exposition



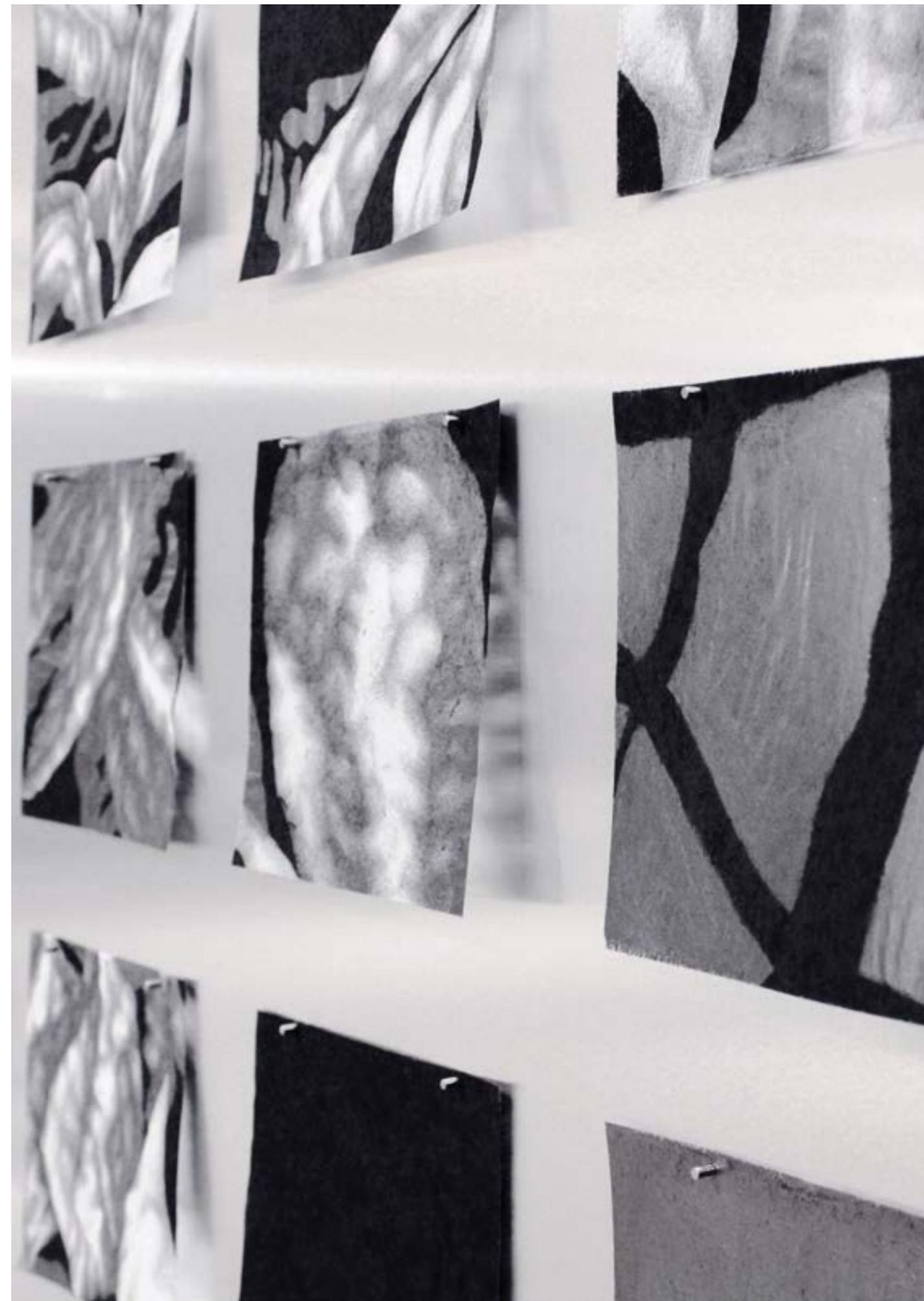
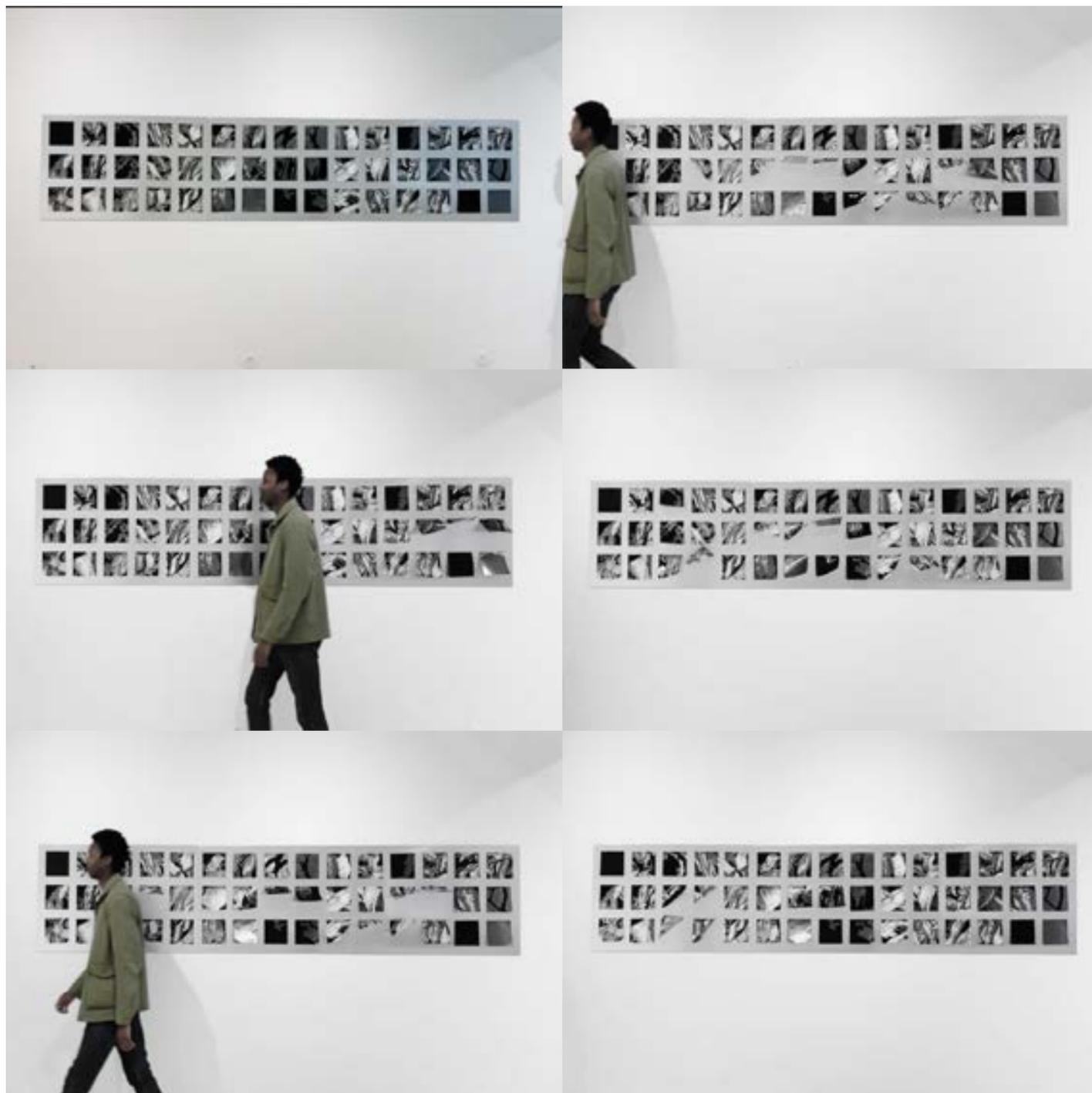


Le Buisson morcelé / 2022

Prix ICART Artistik Rezo, 14ème édition, Fluctuart, Paris

45 dessins, pierre noire et graphite, papier, aluminium, aimants

305 cm x 65cm



Le Buisson / 2021
Openbach Galerie, Paris

Pierre noire, graphite, papier

165 cm x 170 cm



***Sois ce que tu voudras,
Nuit noire, rouge aurore***
Iris Boulogne
2024

Dès ses études, Camille s'intéresse à la métallurgie, voyant dans ce matériau une extension du dessin.

Elle refuse de cloisonner les pratiques artistiques, rêvant d'unir le dessin à d'autres disciplines. Plus qu'un matériau brut, le métal devient un outil de réflexion sur le volume et le mouvement. Ces recherches ancrées dans son parcours initial témoignent d'un intérêt marqué pour l'architecture et les formes épurées.

Selon Camille Bruat, le dessin est une discipline méditative, presque rituelle. Chaque face-à-face avec la feuille de papier devient un dialogue entre l'intérieur et l'extérieur, une tentative de transcender le support pour atteindre une forme d'essence. Ses œuvres sur papier, qu'elle qualifie parfois de sculptures bidimensionnelles, traduisent cette quête de dépouillement et d'absolu. Ses créations, réalisées avec une minutie obsessionnelle, évoquent une écriture automatique. Les traits, précis et répétés, s'entrelacent dans un jeu de textures et de rythmes, construisant des espaces où la lumière et l'ombre dialoguent (notamment dans *Le Buisson*).

Elle dessine aussi bien sur du papier vélin délicat, suspendu et soumis aux aléas du vent (polyptyque de 9 dessins *Les flaches*, avec aplats de matières), que sur du bois marouflé ou encore sur du verre, qu'elle grave finement (paravent en vitrail fruit d'un binôme avec Rosalie Becher).

Ce travail introspectif, inspiré par ses nombreuses déambulations entre nature et paysages urbains, se nourrit de motifs végétaux. Mais ces éléments ne sont pas utilisés par Camille comme des symboles : ils servent de structures formelles, rappelant son désir de réinterpréter les codes classiques de la nature morte, tout en créant une esthétique personnelle.

Avec le temps, Camille Bruat parvient à unir ses deux pratiques, métallurgie et dessin, dans une recherche profondément syncrétique. Pour elle, le dessin n'est pas

seulement une surface plane, mais un bas-relief qui surgit de la feuille, comme une sculpture intime et fragile. Cette vision hybride guide son travail récent, où elle mêle traits graphiques et structures tridimensionnelles pour créer des œuvres à la fois énigmatiques et immersives.

Ses compositions évoquent un dialogue entre lignes métalliques et traits de crayon, entre volume et surface. À travers ce langage visuel unique, Camille explore des thématiques universelles : la spiritualité, l'imaginaire et les liens entre l'homme et son environnement. Tout comme Jérôme Bosch interrogeait les formes hybrides et les architectures oniriques, Camille convoque des motifs qui oscillent entre le rêve et la réalité, repoussant sans cesse les limites des arts plastiques. En 2024, sa première exposition rétrospective monographique à Chartres illustre avec force son parcours et ses évolutions, du dessin délicat au vitrail musculeux.

Camille joue sur la frontière entre l'architecture rigide et le monde flottant des rêves, mélangeant lignes géométriques et atmosphères fantasmagoriques. Urbanisme, matières et spiritualité fusionnent, dessinant un univers où les frontières infimes entre rêve, espace et corps s'effacent. Ses créations semblent alors naviguer entre réalité urbaine et paysages intérieurs, où la ville devient une métaphore du subconscient.

**Iris Boulogne,
Commissaire indépendante**

Le Silence de la Foudre :

Acte I, Scène I

Hugo Dusapin

2024

Cette sculpture de 14 vitraux amovibles est l'œuvre de deux artistes plasticiennes, Rosalie Becher et Camille Bruat. Elles fusionnent leurs techniques mêlant l'art du vitrail à ceux de la ferronnerie, du dessin et de la gravure.

Les 14 panneaux évoquent le lieu à travers une interprétation laïc du vitrail et la gravure des feuilles de marronnier. Ainsi, elles invitent une réflexion autour de cet arbre frappé par la foudre et voué à disparaître.

Il s'agit d'une œuvre en interaction avec l'espace : mobile, se transformant dans le temps court d'une soirée, éphémère. Inscrite dans l'espace du cloître qui fut d'abord un charnier puis des habitations, elle pose la question de la fonction à travers le temps, évolutive, elle rentre en résonance avec l'usage du vitrail, liturgique puis artistique et surtout mémoriel.

Le Silence de la foudre : Acte I annonce à la fois la pièce physique et la dimension intemporelle : la foudre, nous est toujours silencieuse, mais seulement pour un temps, ici très court. Le lieu, lui aussi est silencieux, mais pour l'éternité, ou presque.

Un dialogue s'opère alors entre les éléments qui constituent le cloître, ceux, restés muets pendant des siècles, et la foudre qui, contrairement, se tait seulement quelques instants après avoir stigmatisé ces jardins. L'installation présentée transcende ces « personnages », les vitraux comme élément d'architecture, représentant ici des feuilles de marronniers. Installés dans l'espace au même titre que la statue de la Vierge à l'enfant.

ACTE I – Scène I

Si un temps la partie est habitée par le tout, celui-ci a-t-il été habité par la partie ? Blague.

LES GARGUILLES – Va ! Marronnier, chante et siffle ! S'il est certain que les créatures monstrueuses et prodigieuses procèdent du jugement de Dieu, et que nous sommes impies, nous te survivrons, car tu es marqué par la foudre.

LES MARRONNIERS se questionnant l'un l'autre – Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'estimer ceux que nous aimons plus que tout. N'avez-vous rien d'autre à me dire, chimères ? Savez-vous aimer, dragons de pierre ?

LA STATUE, toujours démagogique – laisse- les et soit en paix, on parle peu quand la vanité ne fait pas parler, ta contemplation est mère d'immortalité, si calme que tu apaises mes songes les plus obscurs.

Éffarées et mouvantes, se sentant injuriées par tant de comptines :

LES GARGUILLES cyniques – C'est peut-être par élévation qu'un philosophe se tait, essaie pour voir. Accepte ton martyr, il est indigne des grands cœur de répandre la tragédie qu'ils ressentent. Le destin qui est le tien est sans intrigue, mortel comme les autres, fade et périssable.

ACTE I – Scène II

L'orage gronde, le tonnerre s'abat.

LES VITRAUX, avec certitude – Si la réconciliation doit être un vœu commun, alors il est vain. Je propose un recueillement.

LES MARRONNIERS plus fort que tous les autres, ils crient – D'autres détériorations, d'autres exubérances se sont succédé à la foudre. Les populations et les mœurs ont changé plusieurs fois ; reste le nom, l'emplacement, et les objets les plus difficiles à casser.

LA STATUE, sereine – J'ai tant redouté et tant craint, mais je m'améliore et m'élève, car comme dit le proverbe, autant il tonne, autant il pleut.

LES GARGUILLES – L'absence diminuera vos médiocres passions, et augmentera les grandes ; le vent éteindra vos bougies et nourrira mon feu.

Les vitraux s'exclament (il suffit d'abattre une branche)

LES VITRAUX – Quand je vois feuille, fleur et fruit sur les arbres et les rameaux, quand j'entends les rires des

passants et des oiseaux, amour me rend feuilles et fleurs, si doux que dans la nuit je me réveille quand la plupart dorment et se reposent.

LES GARGUILLES, impassibles – Nous verrons bien le sort que le temps te réserve, marronnier foudroyé, en attendant, reste silencieux, nous devons nous recueillir. Les marronniers nous laissent des marrons à profusion, après les récoltes, comme un écho de celles-ci, un symbole d'espoir et de patience. Dans la tradition populaire, il est un arbre protecteur et bienfaisant, plein d'espérance.

Hugo Dusapin, écrivain

Le Buisson

Bernard Goy

2021

« Chaque descente du regard en soi-même est en même temps une ascension, une assomption, un regard vers l'extérieur véritable. »

Aujourd'hui ce Fragment de Novalis, jeune poète, philosophe et mystique de la fin du 18e siècle, peut paraître un peu abstrait. A l'issue du confinement total du printemps 2020 pourtant, la « descente du regard en soi-même » et « l'extérieur véritable » sont des mots qui résonnent d'un écho nouveau.

Camille Bruat est une jeune artiste. Elle a grandi avec deux phénomènes contemporains de sa génération : le développement du cyberspace, abolissant les distances et les durées en termes de communication, verbale et iconographique, et les transports aériens low cost, qui ont rendu fluides les grands déplacements massifs dans l'espace réel.

Or, contre toute attente, ces derniers ont brutalement disparu dans le monde entier, en quelques jours, au début de l'année 2020.

Low cost et numérisation présentent deux points communs : la valeur « vitesse » considérée comme supérieure à toutes les autres et son corollaire, la relégation du réel, de la nature, du corps, au second plan.

L'arrêt soudain des déplacements faciles et des milliers de norias aériennes autour de la planète, on le sait, a offert à la terre une respiration inédite.

C'est le moment qu'a choisi Camille Bruat pour commencer une longue méditation graphique.

L'artiste aurait pu faire d'autres choix, utiliser les outils numériques et développer une recherche dans ce domaine, privilégié par nous tous à tous les niveaux en 2020 ; elle aurait pu aussi revenir sur ses travaux précédents et

favoriser des problématiques spatiales en ces jours de confinement frustrant, créant des espaces imaginaires, des itinéraires ; à ce sujet, les sculptures réalisées par l'artiste jusqu'ici étaient structurées de manière architecturale, par des droites notamment.

Son choix fut tout autre : commencer un dessin, sans but précis, au plus près de la réalité matérielle et naturelle, mais sans modèle, à l'image encore indéfinie du monde qui vient, peut-être.

Le dessin s'attarde longuement sur les sinuosités des feuilles, dessinées une par une, comme le faisaient les artistes romantiques au tout début du 19e, à la différence des classiques ; comme Novalis concevait ses Fragments, dans un développement organique. Ici pas d'organisation conceptuelle préalable, aucun cadre de référence, le geste part de la main et s'inscrit dans le temps. C'est une œuvre modale, qui se développe en revenant sans cesse sur elle-même, un peu comme « Olé » de Coltrane. Le dessin partage encore ceci de commun avec un certain art américain : le « all-over ». Aucun endroit de la composition n'est privilégié ou différencié d'un autre, tout est égal ; d'ailleurs il n'y a pas de composition, mais une prolifération du vivant au rythme lent de la croissance végétale, combiné avec les pulsations de la main au travail.

Alors que la plupart d'entre nous recourait encore plus qu'auparavant aux interfaces numériques, aux écrans lumineux, à la connexion instantanée de la fibre optique, Camille Bruat préféra « l'éloge de l'ombre ».

Elle entama une très longue séquence de gestes répétitifs, comparables à ceux du jeune compagnon d'une confrérie qui fabrique son chef-d'œuvre en secret.

Alors que la logique du stop and go s'installait pour la majorité, l'artiste, elle, s'inscrivait dans la progression lente et continue du travail manuel et matériel. Alors que les écrans lumineux délocalisaient nos intérieurs, le travail de dessin de Camille affirmait la présence à soi, ici et maintenant.

Alors que les logiciels de visio réduisaient nos corps à des visages éclairés en basse définition et à distance, les feuilles du buisson, noires, moirées, luisantes, lisses, épaisses, apparaissaient dans le dessin de l'artiste et révélaient en négatif des anfractuosités. Souvent nous subissons ce qui survient et les médias se font les mégaphones des impatiences, des impuissances,

voire des incompétences érigées en causes.

Les artistes, elles, eux, en font quelque chose.

Dans ce buisson-monde, des formes, mi-végétales mi-charnelles, dessinent en creux des contre-formes obscures. Des fragments de corps se laissent supposer, pas vraiment deviner, encore moins voir.

Mais surtout s'affirme la surface du papier, recouverte par le graphite et les autres pigments.

C'est l'endroit d'une modulation à l'origine de l'œuvre, entre ce qui la constitue et ce qu'elle montre. Ici, les deux se rejoignent dans une captation gracieuse de la substance du temps.

**Bernard Goy,
Historien de l'art**

City, La Carrosserie vol.2 :

Camille Bruat

LENA PEYRARD

2019

CITY. vol 2

Pour son second projet curatorial dans l'espace public, La Carrosserie invite l'artiste Camille Bruat à imaginer une forme éphémère de sa vision de la ville. Imprégnées d'une forte influence architecturale, les sculptures-installations de Camille Bruat explorent les questions de déambulations et de perceptions sensorielles de notre quotidien mises en scène dans une spatialité étirée, déployée, ciselée. Le 1er décembre 2019, La Carrosserie installe son dispositif d'exposition mobile dans le 8e arrondissement de Paris. Occupé par Camille Bruat, l'intérieur d'un véhicule se transforme alors en véritable laboratoire d'expérimentations formelles où l'artiste esquisse les flux urbains qui l'entourent à travers une sculpture à la fois mécanique et organique.

48°51'17.7»N 2°20'47.2»E.

La ville. Je regarde par la fenêtre et c'est toi que je vois. Si grise, si impétueuse, parfois triste, toujours grandiose. Par moment pourtant tes traits semblent s'estomper. Quand la nuit vient t'éteindre, tes rues se lisent dans le sillon de mes pas. Toi-même, l'héroïne aux multiples facettes, tu t'étires et te tords. Et toi tu m'embrasse de tes bras immenses, tu m'aspères, je suffoque, tu me broies. M'offrant ton cœur vrombissant, tes poumons boisés, ton sang giclant dans tes artères, et ton ventre de fer dans lequel tes boyaux tintent à grands fracas.

48°52'36.7»N 2°19'31.1»E.

Ce fracas si familier, les pas pressés, l'attente, le souffle du départ. La Gare Saint Lazare. Gigantesque ventre de métal, boulonné, rivé de bois, de verre et de fonte. Comme un moteur mécanique aspirant chaque jour des

milliers d'usagers déshumanisés. Lorsqu'on s'aventure dans le ventre gargantuesque, les entrailles souterraines apparaissent alors. Suintantes et criardes dans le tumulte de la vie infernale où s'engouffre le métro parisien à travers l'âme de la ville. A la surface, les rues et avenues filent à toute allure. Conducteurs et passagers semblent hors du monde, derrière les vitres teintées, à la seule poursuite d'un temps qu'ils n'ont plus. Et tout autour, les flashes, le clinquant, le nylon et la soie. Des statues endormies sur lesquelles coulent le regard des passants.

48°52'30.2»N 2°19'48.7»E.

Le quartier Saint Lazare se décompose sous nos yeux en strates poreuses et des connexions se tissent dans une spatialité éclatée. L'installation de Camille Bruat est ainsi. Telle une cartographe, l'artiste déploie une oeuvre labyrinthique dans l'espace de la voiture, afin de construire en relief un récit intime de son quartier, ses flux, ses interstices. La sculpture faite de PVC et de tubes en cuivre recyclés adopte l'esthétique brute des systèmes de canalisations et évoque les réseaux souterrains qui déferlent dans les profondeurs de la ville. A ce tissu organique, vient s'entrelacer la vision plane des lignes que dessine l'asphalte où courent les voitures dans les avenues. Sensiblement, la sculpture se dévoile. Elle s'élève devant l'oeil aguerris, déployée dans de multiples trajectoires au sein de la voiture, devenant à la fois le moteur et le cœur du quartier Saint-Lazare. Et ce même oeil s'accroche aux vidéos qui viennent conclure l'installation, résultats des déplacements de passants entre les grands magasins. Une balade dans les rues jouxtant la gare où le paysage est altéré, comme prisonnier de l'image elle-même, déserté de toute présence humaine. Dès lors, l'installation de Camille Bruat est une invitation à regarder autrement, à décomposer pour mieux reconstruire. Et brusquement être englouti par les tentacules de la ville, se perdre dans sa mécanique poétique.

**Léna Peyrard,
Commissaire indépendante**

Entre dessin et sculpture
Echo Républicain
2024

L'artiste Camille Bruat était à Chartres, samedi, pour le vernissage de son exposition au Prieuré Saint-Vincent, visible jusqu'au 24 novembre.

Le travail de cette jeune artiste parisienne se caractérise par des réflexions autour des paysages, de l'architecture, du dessin et de la sociologie. L'artiste s'est spécialisée dans la métallurgie, elle entrecroise désormais dessins et sculptures en un mouvement.

Elle explique ainsi, au sujet de son art : « L'idée est de capter les mondes invisibles qui s'échappent des villes, à commencer par les utopies au centre de multiples imaginaires. Je m'appuie sur des thèmes divers qui m'influencent : l'histoire, le design, l'architecture, le paysage, ou même de la sociologie. »

Son exposition est présentée en trois étapes : la première est le stade du végétal, avec des aspects organiques et bruts que l'artiste appelle « l'arrachement à la terre parfois brutal ». Cette partie est installée au rez-de-chaussée du Prieuré.

Quelques marches plus haut et à mi-hauteur, on découvre le côté métallique et sculpturale, où le métal prend place avec cette entrée représentée par une sorte de porte ornée à la feuille d'or, un clin d'œil aux portes des églises ou cathédrales gothiques. Et puis à l'étage, c'est la rencontre entre le dessin et le métal, qui s'entrelacent dans une dynamique constante. L'artiste utilise souvent cette dualité du métal et du dessin pour faire immerger un monde hybride.

Demain La ville,
Bouygues Immobilier
2021

L'art et la représentation du vivant, un enseignement primordial pour les paysagistes

Parisienne d'origine, j'ai choisi de débiter mes études à Bourges, ville à échelle humaine. Alors terrain de mes expérimentations, elle accueille le début de mes pérégrinations urbaines. Cette pratique, je l'ai ensuite intellectualisée lors du master en Recherches Arts Plastiques effectué à Strasbourg. Tout au long de mon parcours, la marche induit la relation de mon corps et mon esprit avec mon environnement. Lente, longue et progressive, mes sens en alertes, ce n'est pas l'itinéraire qui m'importe mais au contraire, les jalons qui ponctuent ce parcours et le définissent. C'est ce point de vue que je tente de traduire dans mes dessins. Allant sur plusieurs mois, voire des années d'intenses productions, ils s'inscrivent dans cette lenteur, à contre-courant de notre société dont la frénésie de la production est le maître-mot.

Un supermarché des images qui artificialise notre vision du monde :

L'idée d'une nature paisible, apaisante, théâtrale, véhiculée par l'histoire de l'art, a contribué à façonner ce monde de l'image que je tente tant bien que mal de défaire à l'ESAJ et dans mon travail. Les couchers de soleil romantiques et théâtrales de Friedrich, les ombres sous lesquelles les paysans s'endorment de VAN GOGH et tant d'autres appartiennent au regard que l'être humain exerce sur le paysage, le poussant à le contrôler, l'éradiquer en s'y désintéressant pour le remplacer par un monde fantasmé. Mes dessins renversent ce postulat, Il apparaît urgent de réintégrer le monde vivant au cœur de nos préoccupations et cela passe aussi par sa représentation. On y voit un foisonnement de végétaux envahissants éclairés par une lumière blanche artificielle, aveuglante, jaillissant de toutes parts, irréaliste. L'ampleur de ces dessins n'est pas anodine, elle excède la capacité à cerner un objet dans le champ visuel, le spectateur est débordé. Tel un abysse, il ne s'agit plus du rapport de force de l'être humain face à la nature, mais d'un monde vivant captivant le spectateur, près à l'absorber par son infini détail.

En proposant une autre forme de représentation de notre environnement, je veux orienter une vision picturale dans laquelle les mondes vivants sont intrinsèquement liés. C'est aussi pour cela que les enjeux de l'école ESAJ, communauté ambitieuse d'étudiants et de professeurs, m'animent tout particulièrement. Ils envisagent ces questionnements dès le début de la formation, par un enseignement transversal. Ma première année en tant que professeure de dessin et arts plastiques à l'ESAJ m'a permis de placer l'art au cœur des liens tissant la toile entre toutes les spécificités propres au métier de paysagiste.

Cette curiosité m'a amené à travailler au cours d'ateliers pratiques, à cheval entre le terrain et le travail de groupe, avec une paysagiste théoricienne et une agronome autour de la cartographie mentale. Ainsi, j'ai pu élargir la préemption du paysage au travers d'une pratique de l'art conceptuel issue des années 60. Ainsi, à l'image de l'artiste radical Stanley BROUWN, ou de Guy DEBORD, pionnier du mouvement international Situationniste, auteur et artiste incontournable pour son manifeste « La Société du spectacle », j'ai guidé les étudiants dans leur parcours de l'espace en les invitant à le percevoir autrement. Une collaboration avec un professeur de biologie végétale, a également permis de lier l'étude des espèces et leur représentation sous forme d'arbres phylogénétiques.